

LIEU COMMUN ET COMMUNICATION

Concepts et application critique

Pascal DURAND

Soit les trois incipits que voici¹ :

(1) « Que la société française soit une “société bloquée”, tout le monde désormais l’admet, même si ce n’est que du bout des lèvres. »

(2) « Ce sont les “choses” éternelles, l’amour, la mort, la société, qui subissent les modifications les plus importantes. La politique est du nombre, qui tout à la fois perdure d’âge en âge, et n’en est pas moins toujours et à nouveau différente. »

(3) « La prospérité des nations, des régions, des entreprises et des individus dépend de leur capacité à naviguer sur l’espace du savoir. La puissance est désormais conférée par la gestion optimale des connaissances, qu’elles soient techniques, scientifiques, de l’ordre de la communication ou qu’elles relèvent de la relation “éthique” avec l’autre. Mieux les groupes humains parviennent à se constituer en collectifs intelligents, en sujets cognitifs ouverts, capables d’initiative, d’imagination et de réaction rapides, et mieux ils assurent leur succès dans l’environnement hautement compétitif qui est le nôtre. »

Qu’ont-ils de commun, réduction faite en chacun de sa singularité thématique ? Un ton, d’abord : d’emphase sentencieuse, quelque peu arrogante. Une forme discursive, ensuite : celle du constat, lesté d’un lourd poids d’évidence. Une tournure de pensée, enfin : à dimension volontiers paradoxale. Remarquons d’autre part, dans les incipits (1) et (3), l’intervention du même adverbe, « *désormais* », bien fait pour prêter au discours la propriété d’acter, en position d’autorité, une mutation donnée pour essentielle, décisive et irréversible, qu’il s’agisse, dans le premier cas, d’une mutation des esprits (« Que la société française soit une “société bloquée”, tout le monde *désormais* l’admet ») ou, dans le second, d’une mutation du monde (« La puissance est *dé-*

¹ Le texte qui suit procède d’une conférence prononcée à l’École doctorale du Département de Science politique de l’Université Paris I Panthéon-Sorbonne, à l’invitation du Pr Lucien Sfez, le 12 février 2001.

sormais conférée par la gestion optimale des connaissances »). Notons encore, de part et d'autre, l'installation, à l'horizon du discours, d'un même collectif abstrait : « *tout le monde* », « l'environnement hautement compétitif qui est *le nôtre* ».

Relevant dans les trois cas du genre très codifié de l'essai semi-savant, à l'adresse d'un public fait pour l'essentiel de non-spécialistes, les trois livres en cause² s'embranchent ainsi à tour de rôle sur un énoncé ou une suite d'énoncés à caractère doublement paradoxal, en ceci qu'ils formulent sur le mode du ce-qui-va-de-soi et du ce-qui-ne-peut-qu'être-admis-par-chacun des propositions qui entendent, en même temps, battre en brèche les représentations ordinaires (chacun pense que tout va trop vite, *en réalité* la société est bloquée ; chacun croit immuables les choses éternelles, *en réalité* ce sont ces choses mêmes qui sont les plus sujettes à transformations ; chacun est persuadé que la prospérité des nations procède de la rotation des biens et des capitaux économiques, *en réalité* leur prospérité dépend de la circulation des connaissances).

Doublement paradoxaux, ces énoncés le sont encore à un second niveau – ou, plus justement, à un second degré – du fait que leur paradoxisme de surface enveloppe, à mieux y regarder, une allégeance implicite faite à une *Doxa* rendue d'autant plus prégnante, en chaque occurrence, qu'elle s'exprime sous l'aspect d'une rupture avec les idées reçues. Rien ne montre sans doute mieux la puissance sociale du sens commun que le fait que les discours les plus portés, par la loi du genre auquel ils obéissent, à se mettre en position d'hétérodoxie et de porte-à-faux prophétique, soient en même temps voués à endosser la rhétorique du lieu commun et à s'autoriser paradoxalement de cette même *Doxa* dont ils cherchent apparemment à secouer les chaînes.

Ce qui frappe le plus en effet dans de tels énoncés embrayeurs, ce n'est pas tant l'extraordinaire banalité de pensée qu'ils dissimulent sous un vernis paradoxal, selon cette loi des incipits propres à ce genre d'essais mi-savants et mi-journalistiques, voulant que l'auteur ait à convaincre d'emblée son lecteur de l'originalité de son propos tout en s'installant avec lui dans une sorte de connivence de pensée et de discours. Frappe bien plutôt leur capacité à rhétoriquement transformer en vérités d'évidence, donc indiscutables, des thèmes et des thèses profondément discutables. Et ne paraît pas moins frappante leur capacité à placer celui qui les formule dans une position de neutralité extérieure et d'universalisme abstrait, alors même que ces thèses et ces thèmes traduisent la particularité jamais neutre d'un point de vue politique ou théorique. Ainsi par exemple, lorsque Pierre Lévy évoque, sous l'aspect trompeur d'une simple observation de bon sens, « l'environnement hautement compétitif qui est le nôtre », comment ne pas remarquer, en y regardant mieux, que son lexique articule à un terme volontairement vague et euphémisant – « *l'environnement* » – une qualification – « hautement *compétitif* » – empruntée directement à la vulgate néo-libérale ambiante (de même que les mots valeurs « *initiative* », « *imagination* »³, « *réactions rapides* » et « *succès* ») ?

² Les incipits sont empruntés respectivement à Michel Crozier, *La Société bloquée* (1970), Paris, Seuil, coll. « Points », 1994, p. 11 ; Michel Maffesoli, *La Transfiguration du politique*, Paris, Grasset, Le Livre de poche, 1992, p. 25 ; Pierre Lévy, *L'Intelligence collective. Pour une anthropologie du cyberspace*, Paris, La Découverte, coll. « Sciences et société », 1994, p. 17.

³ Ici forme euphémisée, elle aussi, de l'innovation.

Nous tiendrions là un dernier trait commun, secondaire sans doute, s'il ne s'agissait en réalité de l'un des effets produits, sinon visés, par ce type de discours. C'est par une servitude générique, propre au genre dont relèvent les ouvrages auxquels ils servent de clé⁴, que nos incipits renvoient paradoxalement à la *Doxa* en paraissant la dénoncer. Mais c'est par une servitude d'un autre type, servitude générale à l'égard d'un ordre établi pensé sous l'espèce d'une Nature, qu'ils enracinent l'argument avancé par eux dans une nécessité d'évidence diversement définie, mais qui à chaque fois exonère cet argument de toute détermination politique ou historique. Tous trois, ainsi, fondent en Nature, en évidence irrécusable si bien admise par chacun qu'elle excède toute discussion ou délibération, des positions ou des faits qui relèvent tantôt de la pétition de principe, tantôt de la construction historique, tantôt d'un état de société. Nature infusée dans l'opinion publique pour Crozier, par acquiescement unanime (même, « *du bout des lèvres* », chez ceux qui ont dû renoncer à y résister) à un jugement porté sur l'état de la société française ; Nature diffuse dans l'histoire pour Maffesoli, par renvoi à un cycle éternel de transformations et mise en balance, quant au politique, de ce qui perdure et de ce qui se transforme (toujours identique à soi et pourtant se modifiant en permanence) ; et Nature presque au sens littéral pour Lévy, chez qui le mot « *environnement* », sorte de masque pudiquement ajusté sur le visage du marché, puise aux valeurs euphoriques, apaisantes, consensuelles, d'un écosystème, d'une conception écologiquement correcte des phénomènes économiques, et qui du coup, métaphore aidant, constitue le marché lui-même en Nature. On nommera cet effet de Nature comme l'on voudra, déshistorisation ou dépolitisation ; reste qu'en chaque occurrence, l'état du monde qui se trouve postulé se voit assimilé à un ordre irrémédiable des choses ordonnant d'être accepté comme tel, et donnant à celui qui accepte de s'en faire le relais auprès de l'opinion le double privilège du réalisme et de la lucidité.

Rhétorique du constat, universalisme abstrait, dimension doxique : ces trois propriétés sont *grosso modo* définitoires de ce que la théorie du discours et la psychosociologie de la communication rassemblent sous l'appellation générale de « stéréotype » ou encore de « lieu commun », soit l'ensemble des faits d'expression ou de

⁴ Insistons-y encore : le paradoxisme doxique, posture hérétique de pure façade, est l'un des clichés formels du discours semi-savant (comme de la poésie pseudo-avant-gardiste du genre Cocteau). On pourrait le mettre au nombre des traits distinctifs de ce que Pierre Bourdieu a proposé de nommer « le discours d'importance », dans lequel, écrit-il, « le discours enferme un discours sur le discours qui n'a pas d'autre fonction que de signifier l'importance intellectuelle et politique du discours et de celui qui le tient » (*Ce que parler veut dire*, Paris, Fayard, 1982, p. 208). L'incipit du chapitre 4 de *L'Intelligence collective* en est un bon exemple (j'y souligne en gras les marqueurs d'importance : hyperboles, figures de l'urgence, métaphores pseudo-savantes ou grandiloquentes, etc.) : « Comment se gouverner en situation de déterritorialisation accélérée ? L'invention de nouveaux modes de régulation politique et sociale apparaît comme **une des tâches qui s'imposent à l'humanité avec le plus d'urgence**. Moralement souhaitable quand elle va dans le sens d'un approfondissement de la démocratie, cette invention relève en outre du **salut public** quand elle conditionne la **résolution des problèmes graves et complexes de notre temps**. Nous développons ici l'hypothèse « utopique » d'une démocratie directe assistée par ordinateur – ou d'une **agora virtuelle** – plus apte que les systèmes représentatifs actuels à nous faire traverser les **eaux tumultueuses de la mutation anthropologique**. » (*op. cit.*, p. 65.)

pensée qui dans la parole individuelle témoignent d'une soumission à l'opinion dominante ou, à tout le moins, de la socialité dont cette parole individuelle est imprégnée, serait-ce même à l'insu du locuteur. Pour nommer ces lieux où la parole, étant parlée plus qu'elle ne parle, se trahit ou s'affirme comme partie prenante du discours social, la langue française dispose de plusieurs termes à consonance plus ou moins savante et à connotations aujourd'hui franchement péjoratives : « lieu commun », « topos », « banalité », « idée reçue » ou « idée toute faite », « cliché », « stéréotype », « poncif », etc. Il n'est pas sûr, toutefois, que ces termes soient substituables les uns aux autres et que les faits discursifs qu'ils désignent d'ordinaire sans les différencier soient de natures et de fonctions (ou d'effets) identiques. Je tenterai tout à l'heure d'y mettre meilleur ordre, en proposant, exemples à l'appui, une grille typologique. Mais auparavant il n'est pas inutile de rappeler que le discours du lieu commun est inséparable d'un discours sur le lieu commun, et que tous deux sont tributaires non seulement d'une histoire, celle de la langue, qui a produit successivement les mots concepts dont nous héritons – lieu commun, poncif, cliché, idée reçue, stéréotype –, mais aussi d'une autre histoire, celle des idées, qui a diversement évalué et inégalement distribué les rôles impartis, en leur double jeu, à la parole individuelle et à la parole collective.

Généalogie

Cette sorte de généalogie critique du lieu commun, il ne va pas s'agir ici de la reprendre à neuf et dans le détail. D'autres l'ont déjà largement reconstruite, parmi lesquels Anne Cauquelin dans son récent *Art du lieu commun*, sous-titré, non sans ironie, *Du bon usage de la doxa*.⁵ Mais, pour des raisons que je dirai tout à l'heure et vu le secteur discursif que je prendrai pour champ de prospection, je ne souhaite pas non plus complètement reprendre à mon compte la réhabilitation du lieu commun à laquelle, du point de vue esthétique tout à fait acceptable qui est le sien, Anne Cauquelin a choisi de se livrer, après d'autres sous d'autres points de vue.⁶ Je ne me priverai pas cependant de faire « bon usage » de certaines de ses analyses ou observations rétrospectives, à commencer par celle qui lui fait utilement remarquer qu'il y a, éparse dans l'histoire des idées mais aisément profilable à travers l'histoire de la philosophie, « une doxa au sujet de la doxa », comme s'il y avait eu en l'occurrence, dit-elle encore, « contamination de la pensée par son objet »⁷.

Cette *doxa* sur la *Doxa* remonte, faut-il le rappeler ? à Platon, dont un Flaubert, un Bloy ou un Barthes paraîtront de dignes héritiers, dans leur commune disqualification de la pensée doxique et des opérateurs discursifs que cette pensée emprunte,

⁵ Anne Cauquelin, *L'Art du lieu commun. Du bon usage de la doxa*, Paris, Seuil, coll. « La couleur des idées », 1999.

⁶ Jean Molino, « La culture du cliché. Archéologie critique d'une notion problématique », dans *Le Cliché* (Mathis G. éd.), Presses Universitaires du Mirail, 1998, pp. 35-56 ; ou Ruth Amossy et Annick Herschberg Pierrot, *Stéréotypes et clichés*, Paris, Nathan, 1997.

⁷ *Ibid.*, p. 11. J. Molino, dans le même sens, suggère d'imaginer « une addition au *Dictionnaire* de Flaubert, qui pourrait se présenter de la manière suivante : "Cliché. Tonner contre." » (art. cité, p. 35.)

« idées reçues » pour l'un, « lieu commun » pour l'autre, « mythes » pour le troisième. Chacun sait que Platon opposait d'une part la *Doxa*, régime de l'opinion, région mondaine des convenances de pensée et des artifices du discours, à la sphère extra-mondaine des Idées intelligibles, et d'autre part la rhétorique, technique du langage efficace propre aux sophistes et technique d'imitation ou d'ornementation propre aux poètes (deux engeances corruptrices à radier de la République idéale), à la dialectique, méthode rigoureuse permettant d'accéder à l'intelligence désintéressée de la vérité pure. Marx et Engels ne feront pas autre chose lorsqu'ils institueront la Science (matérialiste et dialectique) par opposition à la fausse conscience de l'Idéologie (reflet trompeur, inversé, des conditions réelles d'existence). Une double structure est ainsi mise en place qui va ordonner jusqu'à nous, par acclimations successives, la disqualification de la *Doxa*, d'origine platonicienne, puis son identification à l'idéologie, d'extraction marxiste. Vision trop linéaire, toutefois, et elle-même asservie à la ligne tracée par Platon et prolongée par Marx, dans l'oubli significatif de la valorisation aristotélicienne de la *Doxa*, signe distinctif de l'humain et d'une solidarité du sens, vecteur et expression d'une sorte de politique du bon sens, tenue d'observer « deux injonctions [...] : respect des règles et respect du vraisemblable⁸ ». En ce sens, le lieu commun – expression, notamment, d'« un jugement [...] porté par tout le monde et en toute circonstance, ou du moins par le plus grand nombre⁹ », comme dit Aristote au livre II de sa *Rhétorique* – ne désigne pas seulement un répertoire de formes générales de l'argumentation (à la différence des lieux spécifiques, axiomes relatifs à différents genres du discours, sciences ou disciplines) : il renvoie aussi bien à un espace de communauté logé au cœur de la parole, comme ce que la parole de chacun détient en propre qui lui vient de tous, et comme ce qui, dans la parole, exprime le partage unanime d'un stock de « petites vérités approximatives [à l'égard de la Vérité de l'Un] », écrit Anne Cauquelin, mais susceptibles de « [faire] liaison entre les hommes¹⁰ ». Politiquement, Spinoza et Machiavel réactiveront ce double paradigme en le radicalisant : chez l'un, la *Doxa* tombe au plus bas, note encore Anne Cauquelin, réservoir à fables et à superstitions, vecteur d'incertitude et d'aliénation, « instrument d'asservissement du peuple dans les mains des puissants »¹¹ ; chez l'autre, indispensable, la *Doxa* se confond avec l'art politique du faire-croire et passe peut-être cyniquement pour la « clef de voûte de tout l'édifice social¹² ».

A l'âge classique et jusqu'au début du XIX^e siècle, pour dire les choses très rapidement, c'est la vision aristotélicienne qui va, au fond, prévaloir. D'un côté, pour la seconde moitié de cette période, s'effectue une publicisation de la *Doxa*, Anne Cauquelin soulignant, avec Habermas, que les prémisses d'un espace communicationnel constituent l'Opinion (au singulier) en discours tiers, en espace intermédiaire de débat et de circulation des idées situé entre dirigeants et dirigés, harmonisant et dépassant rationnellement la dispersion chaotique des opinions

⁸ A. Cauquelin, *op. cit.*, p. 41.

⁹ Aristote, *Rhétorique*, Livre II, chapitre XXIII, § 12, trad. Ruelle, Paris, Garnier, 1883, p. 267.

¹⁰ A. Cauquelin, *op. cit.*, p. 37.

¹¹ *Ibid.*, p. 46.

¹² *Ibid.*, p. 51.

individuelles, soumises aux intérêts privés, aux velléités tyranniques ou aux accès d'irrationalité. D'un autre côté et plus largement, en cet âge de haute codification (des bienséances, de la langue, des genres littéraires), l'appartenance à une communauté de langage et de pensée, l'observance d'une étiquette dans les discours comme dans les comportements sociaux, la soumission à une commune mesure font loi, sans pression ni violence éprouvée : anciennes ou à venir, formulées ou informulées, les idées font partie d'un patrimoine commun ; appartenant à tous, elles n'appartiennent à personne ; elles valent d'être reçues ; loin d'être valorisée, la singularité passerait plutôt pour une extravagance ; n'avoir pas le sens commun, c'est être un insensé. Sans doute voit-on ici ou là s'effectuer des poussées en direction d'un principe d'originalité et d'une valorisation de l'invention : on critique parfois, dans la littérature ou dans l'éloquence, les épithètes postiches, les métaphores controuvées, les tournures conventionnelles¹³ ; dans le même sens, les recueils de lieux communs qui avaient fait florès à la Renaissance, notamment dans la littérature scolaire et comme auxiliaires de la conversation lettrée, amorcent alors leur déclin.¹⁴ Mais, dans un temps où les traités de rhétorique se multiplient et les dictionnaires d'épithètes, ces poussées restent locales et confirment la règle qu'il y a des règles du discours et qu'il est préférable de s'y tenir.¹⁵ A cet égard, la difficile codification du droit d'auteur, à la charnière des XVIII^e et XIX^e siècles, est profondément marquée d'ambiguïté : d'une part, elle formalise certes le principe de la propriété des œuvres de l'esprit et enregistre un progrès en direction d'une conception individualiste de la production esthétique et intellectuelle ; mais de l'autre, en tant qu'elle porte exclusivement (et jusqu'à nous) sur la forme et la composition de l'œuvre sans concerner son contenu de pensée, elle entérine et reconduit à sa manière la représentation classique selon laquelle les idées relèvent d'un fonds commun et que nul ne saurait s'en faire le propriétaire, serait-il même le premier à exprimer telle d'entre elles. Sa mise en forme pourra être neuve et de paternité réclamable, mais aucun droit de propriété ne pourra s'exercer sur la pensée, ni *a fortiori* aucun droit de préemption sur elle.¹⁶

¹³ Voir, sur ce point, R. Amosy et A. Herschberg Pierrot, *op. cit.*, pp. 9-10.

¹⁴ Lire, à ce sujet, Ann Moss, *Les Recueils de lieux communs. Apprendre à penser à la Renaissance*, Genève, Droz, coll. « Titre courant », 2002.

¹⁵ Ces dictionnaires d'épithètes et de formulations toutes prêtes ne disparaîtront pas au XIX^e siècle, sortes de traités du savoir-dire aussi attachés à l'étiquette que les manuels du savoir-vivre et dont la floraison ininterrompue fera escorte à l'émergence de la littérature moderne. Remy de Gourmont signale ainsi un *Dictionnaire du langage choisi*, intitulé *Le génie de la langue française* et paru en 1846 sous la plume d'un certain Goyer-Linguet, *contenant la science du bien dire, toutes les richesses poétiques, toutes les délicatesses de l'élocution la plus recherchée, etc.* (R. de Gourmont, *Esthétique de la langue française* (1899), Paris, Mercure de France, 1955, p. 194).

¹⁶ Cette invention de l'*invention*, consubstantielle à la naissance de la législation sur le droit d'auteur et le brevet, comporte, a remarqué Jacques Derrida, une aporie institutionnelle constitutive : « Présentant une invention et se présentant comme une invention, [il faudra] faire évaluer, reconnaître et légitimer son invention par un autre qui ne soit pas de la famille : par l'autre comme membre d'une communauté sociale et d'une institution. Car une invention ne peut jamais être *privée* dès lors que son statut d'invention, disons son brevet, sa patente - son identification manifeste, ouverte, publique,

C'est par d'autres voies que dès lors va s'effectuer, quant au lieu commun, le basculement (ou la régression platonicienne) dont nous restons comptables. S'entrecroisent ici des déterminations socio-littéraires et technologiques.

Engagé par l'offensive romantique contre les dogmes classiques, au nom d'une libération des formes elle-même libératrice de la pensée (« Qui délivre le mot, délivre la pensée », proclame Hugo¹⁷), ce basculement est en effet inséparable, pour une part, de la situation paradoxale dans laquelle se trouve plongé le champ littéraire en voie de conquérir son indépendance au sein de la société bourgeoise, dans la logique de spécialisation et de division sur laquelle repose cette même société. L'affaire est complexe, mais il faut aller vite. Notons, d'un côté, que l'insurrection contre les règles et les conventions n'a rien, en soi, de spécialement anti-bourgeois : au fond, cette insurrection relaie au cœur du champ esthétique la déconstruction bourgeoise des structures et des représentations sociales de l'ancien régime. Ce n'est pas un hasard si les traités de rhétorique disparaissent peu à peu de la scène théorique et culturelle avant d'être évacués à la fin du siècle des programmes de l'enseignement : il y a là courroie de transmission, et non pas solution de continuité, entre une attitude proprement esthétique quant aux codes de l'expression littéraire et le contenu programmatique de l'institution scolaire d'État.

La vraie fracture est ailleurs, encore qu'elle ne soit pas non plus totale. En rupture avec la classe dont ils émanent et aux valeurs individualistes de laquelle ils doivent cependant en partie l'énergie qui anime leur revendication d'autonomie et d'originalité créatrice, les écrivains, les artistes définissent des codes esthétiques et des attitudes sociales qui se veulent irréductibles aux valeurs dominantes, utilitaristes, moralisantes, conformistes. La promotion de la poésie ou de l'art purs, l'opacification du langage, la définition de l'écriture non plus comme véhicule ornemental d'un sens mais comme travail des formes cultivées pour elles-mêmes expriment, parmi d'autres traits, non seulement un refus de la communication sociale ordinaire, mais peut-être plus fondamentalement un refus du politique et une fin de non-recevoir adressée à la nécessaire circulation transparente des idées constitutive de la sphère publique bourgeoise. D'autre part, en un singulier retour de manivelle, le conformisme ambiant, assimilé à la bêtise de la classe dominante, se trouve dénoncé au nom de l'individualisme et du principe de novation dont la bourgeoisie elle-même avait été porteuse dans sa lutte contre les institutions de l'ancien régime et qu'elle continue de faire prévaloir, au rabais, dans le domaine des affaires. C'est dans ce contexte que Flaubert imagine et entreprend de composer, comme une arme de combat et un acte de guerre, son *Dictionnaire des idées reçues*, dévoilement du règne du sens commun et première formu-

doit lui être signifiée et conférée. » (« Invention de l'autre », dans *Psyché*, Paris, Galilée, 1987, p. 15). Et, plus loin : « Une fois inventée, si l'on peut dire, l'invention n'est inventée que si, dans la structure de la première fois, s'annoncent la répétition, la généralité, la disponibilité commune et donc la publicité. D'où le problème du statut institutionnel. Si on pouvait d'abord penser que l'invention remettait en question tout statut, on voit aussi qu'il ne saurait y avoir d'invention sans statut. Inventer, c'est produire l'itérabilité et la machine à reproduire, la simulation et le simulacre. » (p. 47)

¹⁷ Victor Hugo, « Réponse à un acte d'accusation », *Les Contemplations*, dans *Poésie*, tome II, Paris, Laffont, coll. « Bouquins », 1985, p. 266.

lation systématique d'une exigence d'originalité et d'individualisme qui ne porterait plus seulement sur la forme des idées, mais sur leur contenu de pensée, en rupture avec les cadres normatifs de la communication courante : dans ce *Dictionnaire*, écrit-il à Louise Colet en 1852, le lecteur trouverait « par ordre alphabétique, sur tous les sujets possibles, tout ce qu'il faut dire en société pour être un homme convenable et aimable¹⁸ », autrement dit, par ironie, tout ce qu'il ne faut pas dire parce que cela ne cesse d'être dit et redit sur la scène sociale. « Profondeur immense de pensée dans les locutions vulgaires, ironisera de son côté Baudelaire, trous creusés par des générations de fourmi¹⁹ ». Dès 1877, Littré enregistre, à l'article « Lieu commun » de son *Dictionnaire*, le sens supplémentaire d'idée usée, rebattue : signe que l'usage ne bouge pas au seul sein de l'espace littéraire et artistique, mais qu'un nouveau sens commun du « lieu commun » a fait largement tache d'huile dans le discours social.

L'entreprise flaubertienne du *Dictionnaire des idées reçues* sera prolongée, au tournant du XIX^e et du XX^e siècle, par Léon Bloy et les deux séries de son *Exégèse des lieux communs* (1902 et 1913), recensement implacable et commentaire sarcastique des phrases toutes faites, à dimension proverbiale, qui émaillent le discours dominant, asservi aux intérêts égoïstes de la classe au pouvoir et tout entier soumis à l'empire anonyme d'un « On », qui est celui d'une opinion bourgeoise trivialement cramponnée à ses privilèges et à ses certitudes confortables.²⁰ C'est au même moment que Remy de Gourmont, renvoyant les formes figées tantôt à un « cerveau anonyme » intellectuellement servile²¹, tantôt à ce grand « musée de vérités contradictoires » que constitue « le cerveau de l'homme civilisé »²², assimilera « la plupart des vérités qui courent le monde » – « les vérités sont très coureuses », précise-t-il entre des parenthèses déjà très barthésiennes – « [à] des lieux communs, c'est-à-dire [à] des associations d'idées communes à un grand nombre d'hommes que presque aucun de ces hommes n'oserait briser de propos délibéré²³ ». Plus radical, parce qu'il faisait leur part à l'inconscience ou à la méconnaissance sociales, ainsi qu'à la dimension rhétorique des lieux communs qui prennent valeur de vérités à s'inscrire durablement dans les esprits et dans le discours, Nietzsche, vingt ans plus tôt, définissait la vérité même comme « une multitude mouvante de métaphores, de métonymies, d'anthropomorphismes, bref, une somme de relations humaines qui ont été poétiquement et rhétoriquement haussées, transposées, ornées, et qui, après un long usage, semblent à

¹⁸ Cité par R. Amossy et A. Herschberg Pierrot, *op. cit.*, p. 23.

¹⁹ Charles Baudelaire, *Fusées*, dans *Œuvres complètes*, tome I, éd. Pichois, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1975, p. 650.

²⁰ Dans la seconde série de ses exégèses, Léon Bloy réserve une entrée à ce seul « On », entité collective abstraite, véritable « Dieu inconnu » du discours bourgeois : « chaque fois que le Bourgeois parle, ce mystérieux On sonne comme un sac d'argent posé lourdement à terre, dans une chambre voisine où quelqu'un aurait été assassiné. » (*Exégèse des lieux communs* (1913), Paris, UGE, coll. « 10/18 », 1983, pp. 231-232.)

²¹ Remy de Gourmont, *Esthétique de la langue française* (1899), éd. citée, p. 191.

²² R. de Gourmont, « La dissociation des idées » (1899), dans *La Culture des idées*, Paris, UGE, coll. « 10/18 », série « Fins de siècles », 1983, p. 85.

²³ *Ibid.*, pp. 84-85.

un peuple fermes, canoniales et contraignantes : les vérités sont des illusions dont on a oublié qu'elles le sont, des métaphores qui ont été usées et qui ont perdu leur force sensible, des pièces de monnaie qui ont perdu leur empreinte et qui entrent dès lors en considération, non plus comme pièces de monnaie, mais comme métal ».²⁴

En résumé, c'est à un double basculement que le XIX^e siècle artistique, littéraire et philosophique, dans ses zones les plus radicales, aura procédé quant à la perception et la définition du lieu commun. D'une part, l'exigence de l'originalité est sortie des digues établies par le droit : elle ne porte plus seulement sur la forme de l'expression ou d'agencement des idées, elle touche aux idées elles-mêmes, tenues non seulement dans leur association mais aussi dans leur teneur comme devant échapper à la routine, au conformisme, au sens commun, pour être validées par la communauté intellectuelle et artistique. L'idée vaudra de n'être pas reçue, sera intellectuellement recevable (c'est-à-dire dans l'univers social restreint des intellectuels) de n'être pas socialement reçue (c'est-à-dire dans l'univers social général). C'est un mythe, bien évidemment, et sur lequel il conviendra de revenir. D'autre part, l'idée même d'une communauté de sens, si elle n'est pas révoquée en doute (elle sort au contraire renforcée de l'offensive dont elle fait l'objet), se trouve répudiée comme valeur collective et comme vecteur de lien social au nom de l'autonomie du sujet individuel et des divers champs spécialisés enclavés dans la société globale. Autonomie qui confine à l'anomie : il est significatif, à cet égard, que ce soit justement dans les années 1880 et à la lumière d'une réflexion sur le fait esthétique – et sur l'esthétique de la vie qui désormais gouvernerait selon lui la morale individuelle – que Jean-Marie Guyau forge ce concept d'*anomie*, appelé à s'inscrire durablement dans l'appareil conceptuel de la sociologie naissante.²⁵ Il n'est pas moins significatif que cette disqualification du lieu commun se soit développée au cours du siècle parallèlement à la refonte marxiste du terme d'idéologie, tombée, de Destutt de Tracy à Marx, du statut de « science des idées » (et des faits de conscience dans leur rapport au langage) au rang de fausse conscience, complice des structures dont elle émane et secrétée par la classe au pouvoir en vue de légitimer et de perpétuer sa domination.

Déterminée par des faits de morphologie sociale et littéraire, cette disqualification doit être également pensée, parmi d'autres facteurs possibles, en relation avec le contexte technologique installé au cours du XIX^e siècle. Époque de révolution industrielle, le siècle est par conséquent celui de l'apparition de la production machinique intensive des biens de consommation, avec les effets de standardisation, de série et de commutabilité générale qui en découlent. La culture ne sort pas indemne de cette révolution des techniques de production, dont certaines la concernent directement, qu'il s'agisse des procédés de composition et d'impression, qui accélèrent la cadence éditoriale et augmentent le volume des livres produits et par conséquent leur banalisation générale, qu'il s'agisse de l'apparition de la presse à bon marché, qui élabore la

²⁴ Friedrich Nietzsche, *Le Livre du philosophe* (1872-1875), trad. Marietti, Paris, Aubier-Flammation Bilingue, 1969, pp. 181-183. Plus loin : « le concept [...] n'est que le résidu d'une métaphore » (p. 184).

²⁵ Jean-Marie Guyau, *Esquisse d'une morale sans obligation, ni sanction* (1885), Paris, Fayard, Corpus des œuvres de philosophie en langue française, 1985.

formule du roman-feuilleton comme un simple produit d'appel destiné à capter et à fidéliser son lectorat, ou qu'il s'agisse encore de « nouveaux médias » tels que la photographie, le phonographe ou, à l'extrême fin du siècle, le cinématographe. Sainte-Beuve forge dès 1839 le concept de « littérature industrielle »²⁶, signe entre autres d'une inquiétude générale des esprits lettrés à l'égard de la montée en puissance des techniques de production et de reproduction des œuvres et des biens de culture. Baudelaire, dans son *Salon de 1859*, fustige non pas la photographie en elle-même, dont le « véritable devoir », écrit-il, « est d'être la servante des sciences et des arts », mais l'alliance du « public moderne » et de « la photographie », par laquelle celle-ci risque de « bientôt [supplanter] » l'art ou de le « [corrompre] tout à fait » en trouvant appui « dans la sottise de la multitude »²⁷. Le principe de la copie industrielle, du règne de la reproductibilité mécanique n'est donc pas seul en cause, mais plutôt la rencontre et la collusion prévisible de deux pouvoirs, celui du nombre, de la multitude, et celui d'une technique susceptible de répondre à la demande triviale de cette multitude et de répandre par contagion un art de plate copie, de pure reproduction.²⁸

C'est dans ce contexte, technologiquement autant que socialement déterminé, qu'il convient de resituer l'émergence moderne des deux derniers termes qui complètent l'appareillage conceptuel des opérateurs de la pensée et de l'expression doxiques. Après « lieu commun », terme le plus ancien, hérité d'Aristote ; après « idée reçue », hérité de l'âge classique et tombé aux mains de Flaubert, voici donc ceux de « cliché » et de « stéréotype », tous deux empruntés certes au lexique de la typographie (comme « poncif » de son côté, mais plus anciennement, à la technique des arts plastiques), mais qui connaissent successivement leur promotion théorique et critique sous l'emprise des mutations technologiques en matière de communication mass-médiatisée. Si les mots de cliché et de stéréotype renvoient, au début du XIXe siècle, au même procédé consistant à imprimer à l'aide d'une plaque portant en relief la reproduction d'une page de composition, c'est par l'intermédiaire de la photographie, à partir des années 1860, que le premier mot, désignant le négatif photographique, va se répandre dans la langue commune pour y désigner péjorativement une « une phrase toute faite que l'on répète dans les livres ou dans la conversation » (Larousse, 1869). Le second mot, celui de stéréotype, reste d'un emploi métaphorique assez rare au

²⁶ Titre de l'article qu'il publie dans la *Revue des Deux Mondes* pour stigmatiser à la fois le roman-feuilleton, le mercantilisme d'édition et la concurrence déloyale faite au marché éditorial français par les industriels belges de la contrefaçon.

²⁷ Charles Baudelaire, *Salon de 1859*, dans *Œuvres complètes*, tome 2, éd. Pichois, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1976, p. 618.

²⁸ A l'appui de cette liaison entre disqualification du sens commun (comme copie sociale) et prolifération des nouvelles technologies de reproduction, on pourrait apporter la métaphore par laquelle Marx et Engels, dans *L'Idéologie allemande*, rapportent la fausse conscience de l'idéologie à l'image inversée de la *camera obscura* : « si, dans toute l'idéologie, les hommes et leur condition apparaissent sens dessus dessous comme dans une *camera obscura*, ce phénomène découle de leur procès de vie historique, tout comme l'inversion des objets sur la rétine provient de leur processus de vie directement physique » (Karl Marx, *L'Idéologie allemande*, dans *Œuvres*, tome III, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1982, p. 1056).

cours du siècle, restant fermement attaché au vocabulaire de la typographie.²⁹ Échappait-il pour autant aux effets de l'extraordinaire inflation technologiquement assistée que connaît le discours social à la fin du siècle, âge d'or de la presse ? Force est de constater, en tout cas, que c'est par l'intermédiaire d'une réflexion sur le pouvoir des médias d'information qu'il fera son entrée, en tant que concept critique, dans le discours des sciences humaines au moment où le grand journaliste Walter Lippmann fera paraître en 1922, aux États-Unis, sous le titre *Public Opinion*, un ouvrage retentissant réservé notamment au pouvoir de filtrage et de distorsion exercé par les « stéréotypes », images mentales inévitables s'interposant, par écrans successifs du reporter au lecteur, entre la réalité sociale et politique observée et sa réception par le public.³⁰ Acte de naissance d'une approche constructiviste du discours médiatique, l'ouvrage exercera une influence durable sur les sciences sociales américaines et, en particulier, sur la *Mass Communication Research* lancée à Yale par l'équipe du politologue et spécialiste de la propagande politique Harold D. Lasswell.

Dans cette émergence et cette mise en exercice critique des deux termes de stéréotype et de cliché, il faut sans doute faire la part, directement technique, de l'explosion des procédés de reproduction mécanique et de l'inquiète fascination qu'elle a exercée sur les esprits. Il n'en faut pas moins faire aussi sa part à une médiation d'ordre culturel, qui a probablement surdéterminé et le succès de ces métaphores techniques et la dimension fortement critique dont elles seront porteuses. Dans son grand texte de 1936 sur « L'œuvre d'art à l'ère de sa reproductibilité technique », l'une des propositions les plus saisissantes de Walter Benjamin, qui n'est pas la plus connue cependant, est que le développement intensif des techniques de reproduction au XIX^e siècle n'a pas seulement multiplié le nombre des copies, n'a pas même seulement porté atteinte à l'*aura* d'unicité et de sacralité des œuvres reproduites, mais a aussi bien, sinon surtout, contribué à définir et à répandre la valeur d'authenticité, celle-ci n'ayant de sens, comme substitut de l'ancienne valeur culturelle des œuvres, que dans un contexte où précisément se multiplient les copies.³¹ L'authenticité, en ce sens, apparaît comme le rêve éveillé de l'inauthentique, son alibi idéologique. Dans cette perspective, la promotion de l'authenticité, effet diffus de l'ère de la reproductibilité technique, pourrait bien avoir non seulement favorisé la translation métaphorique et critique des deux termes de cliché et de stéréotype, mais aussi bien contribué à l'imposition générale des valeurs d'originalité dont s'autorisera globalement la disqualification du sens commun dans les rangs des artistes et des intellectuels critiques, de Flaubert à Roland Barthes.

²⁹ On le trouve sous forme verbale chez Mallarmé, dans ses *Notes sur le langage* (en vue d'un thèse de doctorat de linguistique, jamais soutenue) : il faut, écrit-il, « rendre au mot, qui peut vicieusement se stéréotyper en nous, sa mobilité » (dans *Œuvres complètes*, éd. Marchal, tome I, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade » 1998, p. 878).

³⁰ Walter Lippmann, *Public Opinion* (1922), New York, MacMillan Company, 1954.

³¹ « Le rôle que joue le concept d'authenticité dans le domaine de l'art est ambigu ; avec la sécularisation de l'art, l'authenticité devient le substitut de la valeur culturelle » (Walter Benjamin, « L'œuvre d'art à l'ère de sa reproductibilité technique » (1936), dans *Essais*, tome II, trad. Gandillac, Paris, Denoël-Gonthier, coll. « Médiations », 1983, p. 96, note 2.

Désigné à travers ses opérateurs discursifs – cliché, lieu commun, stéréotype –, ce sens commun a connu cependant, de la fin du XIX^e siècle à nos jours, plusieurs tentatives de réhabilitation, venues successivement de trois horizons.

Un premier horizon est celui des sciences sociales, particulièrement celles qui ont prolongé, notamment aux États-Unis, les travaux fondateurs de Gabriel Tarde, premier théoricien de l'opinion publique et de ce qu'il appelait, les plaçant au centre de sa théorie de la société, les « lois de l'imitation ». Sa définition du groupe social est célèbre et significative : « une collection d'êtres, écrit-il, en tant qu'ils sont en train de s'imiter entre eux ou en tant que, sans s'imiter actuellement, ils se ressemblent et que leurs traits communs sont des copies anciennes d'un même modèle³² ». Insupportable pression de conformité, pathologie contagieuse imposée à l'individu par la multitude, pour les artistes et les écrivains du temps, l'imitation, pour Tarde, « est une mémoire et une habitude [...] collectives » ; la « société », poursuivait-il, ne saurait vivre, faire un pas en avant, se modifier, sans un trésor de routine, de singerie et de moutonnerie insondable, incessamment accru par les générations successives³³ ». L'originalité, la spontanéité ne sont, sous cet angle, que des illusions (« N'avoir que des idées suggérées et les croire spontanées : telle est l'illusion propre au somnambule et aussi bien à l'homme social³⁴ ») et plus un peuple se civilise, plus l'imitation devient inconsciente, faisant de lui le sujet d'un magnétiseur qui n'est autre que lui-même, en tant qu'être collectif.³⁵ Pas de société sans stéréotypes, pas de lien social sans lieux communs par où le maintenir noué, pas d'existence collective évoluée sans rapports de redondance, de conformité réciproque entre les représentations mentales des individus. Je n'insisterai pas longuement sur ce qui, avec le recul, apparaît non tant comme le balbutiement d'une science sociale à sa naissance, mais plutôt comme les prémisses d'une sociologie non critique, où les rapports de domination et de classement se trouvent comme dilués dans une mesmérization diffuse (dont on retrouvera la trace, trente ans plus tard, dans les travaux de Lasswell sur l'influence directe des communications de masse, et peut-être plus encore dans la théorie des leaders d'opinion et de la communication indirecte, à deux étages, construite par Paul Lazarsfeld et Elihu Katz, où la dimension sociale se trouve réduite à des réseaux de capillarité interpersonnelle). Notons au passage qu'il n'est pas insignifiant que sa théorie « imitative » du monde social, Tarde l'ait construite en parallèle, dans les années 1880-1890, avec une réflexion portant sur la question du « public », foule virtuelle et groupe social de l'avenir, disait-il, en tant qu'il se confond avec l'ensemble simultané des lecteurs des mêmes informations.³⁶ Par quoi l'on retrouve, autrement, la liaison suggérée plus haut entre question du stéréotype et problématique des médias.

³² Gabriel Tarde, *Les Lois de l'imitation*, Paris, Alcan, 1907, p. 73.

³³ *Ibid.*, p. 82.

³⁴ *Ibid.*, p. 83. Plus loin : « La société, c'est l'imitation, et l'imitation c'est une espèce de somnambulisme » (p. 95).

³⁵ « Est-il vrai qu'à mesure qu'un peuple se civilise, sa manière d'imiter devienne plus volontaire, consciente, réfléchi ? Je crois plutôt l'inverse » (*ibid.*, p. 209).

³⁶ Voir, sur ce point, G. Tarde, « Le public et la foule » (1898), dans *L'Opinion et la Foule*, Paris, Presses Universitaires de France, 1989, pp. 31-71.

Passons vite sur l'apport très périphérique, du reste peu entendu, de Marshall McLuhan qui, à l'aube de son déclin d'influence, en 1970, faisait valoir dans « nos perceptions elles-mêmes [...] des clichés modelés par les structures subliminales de notre environnement ³⁷ » et dans « tous les moyens de communication [...] des clichés qui servent à étendre le champ d'action de l'homme, le cadre de ses associations d'idées et le domaine de sa conscience ³⁸ », c'est-à-dire là encore autant de représentations mentales technologiquement déterminées et largement invisibles par ceux dont elles modèlent la vision du monde. Artefact, le cliché serait, selon ce point de vue, un archétype usé, insensibilisé, que seul l'artiste (ou le théoricien décalé des médias) serait capable de réactiver pour en user comme d'une « sonde exploratoire » dans le grand maelström de l'inconscient collectif.

Une autre revalorisation du stéréotype, plus suivie, est venue à la fin des années soixante de l'horizon de la théorie littéraire et, plus récemment, de la théorie de la lecture. Dans la foulée de Julia Kristeva, qui en lance le concept par réaction au principe de clôture et d'autonomie formelles du texte promu par le structuralisme, les théoriciens de l'« intertextualité » battent en brèche les deux mythes (romantiques) de l'originalité et de la création (et cet autre mythe, structuraliste, de l'étanche clôture formelle de l'œuvre) pour mettre en évidence que tout texte s'écrit comme un tressage d'autres textes, vus non pas en tant que vecteurs d'influence, comme dans l'ancienne critique des sources, mais comme répertoire plus ou moins désigné comme tel par l'écrivain, ensemble de codes inscrits dans la mémoire littéraire, élément d'un grand polylogue culturel dans lequel chaque texte prend place et par lequel celui-ci participe d'une textualité sociale générale, que son « producteur » le veuille et qu'il l'assume ou non.³⁹ Dans un semblable mouvement, on a vu, ces dernières années, des théoriciens de la lecture réhabiliter le stéréotype pour faire valoir que l'écrivain travaille certes un fonds commun de formules et de formes, mais qui l'intègre, non plus seulement à une communauté d'autres textes, mais à un savoir partagé avec le lecteur, et que son originalité tient aux distorsions, ludiques ou non, qu'il fait subir à ces concrétions discursives.⁴⁰ Pour reprendre un terme aujourd'hui un peu trop à la mode, on dira, en ce sens, que le stéréotype contribue, en lecture, au processus de médiation par lequel le texte postule son lecteur, ou dessine un horizon de lecture en fonction duquel il s'élabore – et qui peut toujours, certes, ne pas ou ne plus correspondre à l'horizon de lecture effectivement visé par l'écrivain, soit par décalage historique (nous ne sommes pas les lecteurs de Rabelais, mais des lecteurs de Rabelais), soit par toute sorte de malentendus modifiant la réception du texte (on lit, on a lu Lewis Carroll comme un auteur pour adultes).

Avec l'intervention récente d'Anne Cauquelin, un nouvel horizon de revalorisation se dessinerait, horizon philosophique et plus spécialement esthétique, à partir

³⁷ Marshall McLuhan, *Du Cliché à l'archétype. La Foire du sens* (1970), Montréal-Paris, Hurtubise-Mame, 1973, p. 60.

³⁸ *Ibid.*, p. 62.

³⁹ Voir Julia Kristeva, *Semiotikè*, Paris, Seuil, 1969.

⁴⁰ Voir, par exemple, Jean-Louis Dufays, *Stéréotype et lecture*, Liège, Mardaga, 1994.

duquel le lieu commun, retrempé à sa source aristotélicienne, se trouve célébré « en tant qu'il serait un art, une certaine manière d'être, de se souvenir, de parler et de vivre ensemble⁴¹ ». Art de la ville, art du théâtre comme espace social (ou comme « lieu des plaisirs pris en commun », notait Mallarmé), rumeur de la vie, d'un être-avec et d'un être-ensemble passant à force égale par le langage de l'art et la parole sociale ordinaire, qui a sa propre poétique, sa propre rhétorique, et qui postule son propre horizon de réception. Sortie en somme de l'art (ou du langage) cadencé sur lui-même vers un art (ou un langage) réticulaire et nomade, en rapport de médiation avec un public changeant comme avec d'autres démarches artistiques, reconfigurées par fragments, citations, montages, collages, juxtapositions ironiques et jubilatoires, allant du recyclage et du *ready made* façon Duchamp à l'échantillonnage (ou « *sampling* ») des *rappers* nos post-modernes contemporains.

De quelque lieu, de quelque discipline qu'elles proviennent, psychologie sociale, théorie littéraire ou théorie esthétique, ces réhabilitations du lieu commun (et du sens commun) peuvent apparaître, sous l'angle qu'elles adoptent tour à tour, comme autant de formes d'un même rejet légitime portant sur trois des grands mythes post-classiques, ayant émergé presque corrélativement au début du long XIX^e siècle : la création, l'originalité, l'individualité (qui pose l'individu au principe de ses propres convictions). Toutes procèdent, autrement dit, d'un rejet global de la *doxa* de l'invention créatrice, pour faire place aux jeux d'intertexte, de citation, de reprise ou d'imitation qui président non seulement au discours littéraire et esthétique, mais à tout discours en tant qu'il est un phénomène social, en tant aussi qu'il est vecteur pour le sujet de son intégration à une collectivité de pensée, de valeurs et de langage. On n'invente rien : on réinvente, on recycle, on adapte, on acclimate, et par là se composent ou se recomposent en permanence, dans la succession ou dans l'articulation des paroles, les liens d'une vaste solidarité discursive. Et cependant « quel jeune auteur, de nos jours, ironisait Jean Paulhan, ne se sent violemment personnel, ne se sent définitivement personnel, à l'instant où il invente (avec tous les jeunes auteurs) ce lieu commun de tordre à l'éloquence son cou ?⁴² »

Dénoncer le stéréotype, le lieu commun, l'idée reçue, à la manière de Flaubert ou de Léon Bloy revient sans doute à postuler mythiquement un dehors du stéréotype, un en deçà du lieu commun, une idée ou une pensée originaire, sorte de signifié transcendantal ou d'invention absolue, que toute actualisation en discours laisserait indemne ou qui résisterait à tout principe de répétition. C'est aussi, pensait Paulhan, par une sorte de « Terreur » vertueuse exercée dans les « Lettres », dénoncer un vice là où il pourrait y avoir volupté dans la reprise et la réactivation de ce qui fut d'abord trouvaille, et porter le locuteur à exercer sur son propre langage une surveillance qui, pour être personnelle, n'en reste pas moins policière. Je le vois bien, et je perçois l'utilité (théorique, mais aussi pratique) de penser la chose de cette façon. On ne prend peut-être pas assez garde toutefois au retour de manivelle critique : présenter le stéréotype

⁴¹ Anne Cauquelin, *op. cit.*, p. 10.

⁴² Jean Paulhan, *Les Fleurs de Tarbes ou La Terreur dans les lettres*, Paris, Gallimard, 1941, pp. 94-95.

comme la part d'autrui dans le moi parlant, comme une fatalité sociale malheureuse ou bénéfique ou bien encore comme le tribut obligatoirement payé à une sorte de parole collective, n'est-ce pas être tenté de l'exonérer de toute critique possible ? Porter l'assaut sur le seul mythe d'une parole originaire, extérieure à la rumeur sociale et aux codes qui la réglementent, n'est-ce pas s'apprêter à ignorer ou du moins à sous-estimer les effets de toute nature que le discours, dans sa stéréotypie banale, tend à exercer non seulement sur les sujets qui le tiennent, mais sur les objets dont il s'empare ? Le danger paraît particulièrement saillant pour qui se risquerait à transplanter mécaniquement les apports de la sémiologie littéraire ou de la déconstruction philosophique dans le domaine de la communication sociale ordinaire, telle qu'elle se parle au café du commerce, au journal télévisé ou dans les colonnes de notre presse d'information. Je n'ignore pas, bien évidemment, que la parole quotidienne a sa poésie propre et qu'elle forme, certes, une grande mosaïque de mots signés, de séquences, de métaphores, et qu'elle résulte d'un mixage plus ou moins spontané et équilibré de transitivité, de réflexivité, de phraséologie. Reste que dans la parole sociale ordinaire, le discours n'a pas pour fonction première de dire le discours, mais de dire le monde. Par quoi le stéréotype, double inscription verbale du pouvoir et de la servilité, peut exercer des effets sur le monde, sur sa perception, compte tenu du pouvoir d'emprise qu'il exercera sur les représentations, par ses effets en chaîne et d'auto-vérification en boucle d'un locuteur à l'autre ou encore par l'impact plus puissant qui sera le sien à en passer par les canaux des mass-médias ou la voix des leaders d'opinion. Pour le dire d'une expression ramassée : dans le domaine de la parole sociale ordinaire, je continue de croire fermement, incurable platonicien, que les certitudes doxiques sont le plus souvent toxiques. Entendons : idéologiquement toxiques. Et je persiste, naïvement sans doute, archaïquement peut-être, à penser avec Walter Lippmann que les stéréotypes, images mentales incorporées socialement, « contribuent avec l'obscurité et la complexité des faits à réduire la clarté et la justesse de notre perception du monde, à substituer des fictions égarantes à des idées efficaces et à nous priver d'un contrôle adéquat de ceux qui conspirent consciemment à nous égarer.⁴³ »

Typologie

La généalogie des concepts désignant les opérateurs verbaux du sens commun met en évidence leur fluctuation de sens et de valeur à travers l'histoire, la discontinuité de leurs emplois et de leur appréciation sociale. Leurs définitions dans la langue ne sont pas moins confuses : instables, redondantes, circulaires, se recouvrant réciproquement. Le *Petit Robert* définit le stéréotype comme « opinion toute faite » et comme « cliché » ; le cliché comme « une idée ou une expression trop souvent utilisée » ; le lieu commun, à la fois comme « une idée, un sujet de conversation que tout le monde utilise » et un « fait de style qu'un emploi trop fréquent a affadi » ; le poncif, comme une « expression littéraire ou artistique dénuée d'originalité ». L'abondance des termes décourage autant que leur indétermination, reflet de l'usage chaotique qui

⁴³ W. Lippmann, *op. cit.*, p. 76 [je traduis].

	Morphotype (= cliché)	Stéréotype	Idéotype (= lieu commun)
Reconnaissance (critique)	Niveau sémiologique	Expression	Contenu
	Mode de reconnaissance	Impression de déjà-dit, forte prévisibilité du discours	Impression de déjà-pensé, banalité de l'idée exprimée, constat de ce-qui-va-de-soi
	Critère d'identification	Non-commutabilité des signifiants	Commutabilité forte des signifiants
Production	Mécanisme	Reproduction mécanique d'une expression toute faite	Reproduction du discours ambiant/ dominant
	Code de référence	PHRASÉOLOGIE	IDÉOLOGIE
	Éthos	Psitacisme	Conformisme
Réception	Efficace communicationnelle	Co-inscription au sein d'une communauté verbale	Co-inscription au sein d'une communauté de représentations du monde
	Effet spécifique	Routinisation de l'expression et incorporation-diffusion des mots et expressions des discours dominants qui en sont les producteurs sources	Incorporation de la Doxa en autant de schèmes mentaux (et confirmation circulaires de cette Doxa)
	Effet général et générique	Inculcation et confirmation (expressives) de l'ordre établi	Inculcation et confirmation (idéologiques) de l'ordre établi

en est fait dans le discours. A l'exception du « poncif », affecté essentiellement à la rubrique de l'expression, de la forme, « stéréotype », « cliché » et « lieu commun » se trouvent simultanément indexés au registre de la forme et du contenu. On pourrait, certes, se satisfaire de cette indétermination, en tant qu'elle reflète d'un côté l'unité foncière de la langue, dont aucun signe n'est susceptible d'être totalement dissocié en signifiant et signifié mais constituée une pleine forme significative, et en tant qu'elle reflète, de l'autre, cette propriété du sens commun, voulant que toute idée reçue s'exprime dans une forme elle-même figée et que toute formation figée renvoie à une signification banale.

Je voudrais cependant tenter de mettre un peu d'ordre et un peu de raison sémiologiques dans cet inextricable fatras, en ne retenant d'abord que trois termes, en ce qu'ils me paraissent renvoyer à des phénomènes discursifs susceptibles d'être formellement différenciés et de recouvrir l'ensemble des possibilités structurales du champ sémiologique en cause – soit ceux de « cliché », « stéréotype » et « lieu commun ». Passent à la trappe, comme synonymes tendancieux, inutiles à ma construction typologique dans les arts plastiques ou musicaux, au mot « cliché », valant surtout dans l'ordre des textes et de la parole) et « idée reçue » (substitut possible à « lieu commun »). J'abandonne aussi bien « banalité », qui ne me paraît pas désigner un fait spécifique, mais plutôt l'effet général des formations figées, qu'elles relèvent du registre de l'expression ou du registre du contenu.

La première démarcation à établir, mais compte tenu des réserves déjà formulées quant à la possibilité d'établir des frontières parfaitement étanches dans le domaine qui nous occupe, est de répartir ces formations figées selon qu'elles relèvent du contenu ou de l'expression, du sens ou de la forme. Pour éviter tout embarras et confusion, j'aurais pu partir de zéro, et me débarrasser même de termes souvent employés indifféremment l'un pour l'autre. Mais il se trouve que Remy de Gourmont, dès 1899, a utilement opéré une première distinction sous ce rapport entre « cliché » et « lieu commun ». L'auteur de l'*Esthétique de la langue française* « proposait d'affecter le mot de « cliché » à la banalité de l'expression et celui de « lieu commun » à la banalité de l'idée. « Cliché, écrivait-il ainsi, représente la matérialité de la phrase ; lieu commun plutôt la banalité de l'idée », précisant que « le type du cliché, c'est le proverbe, immuable et raide ; le lieu commun prend autant de formes qu'il y a de combinaisons possibles dans une langue pour énoncer une sottise ou une vérité incontestable »⁴⁴. Partant de quoi, le tableau ci-joint propose à son tour de définir le cliché comme un fait d'expression et le lieu commun comme un fait de contenu de pensée. De là, peut-être en clin d'œil structuraliste, sur le modèle reçu de stéréotype, les deux nouvelles appellations respectivement proposées au sommet du tableau, auxquelles je ne tiens pas absolument, *morphotype* d'un côté, *idéotype* de l'autre.

Le premier étage du tableau recense à trois niveaux le mode de reconnaissance (critique) par lequel l'analyste peut se mettre en condition non seulement de percevoir la présence d'une formation figée, mais aussi de l'identifier. Reconnaissance critique,

⁴⁴ Remy de Gourmont, *Esthétique de la langue française* éd. citée, p. 189.

insistons-y : parce que cette reconnaissance ne saurait être que le fait d'un lecteur, d'un récepteur en relation de distance avec le discours comme avec la relation que celui-ci établit entre son producteur et son récepteur ordinaire. Puisque le schéma proposé ici ne concerne pas le registre des discours à fonction esthétique, ludico-citationnelle, qui postulent chez l'un une volonté de jeu et chez l'autre une compétence intertextuelle, mais plutôt le discours social ordinaire tel qu'il s'exprime notamment au travers de la presse (et par excellence dans certains genres du discours de presse, comme l'éditorial ou le commentaire), c'est à son insu que l'émetteur du discours use de formules ou d'idées figées, sauf à supposer chez lui quelque intention cynique de manipulation (la chose n'est pas exclue dans certains discours de communication politique ou publicitaire, formes euphémisées de ce qu'on n'ose plus appeler, de nos jours, la propagande). Cette inconscience ou cette méconnaissance touchant aux formations figées que le destinataire endosse procède pour l'essentiel de cette propriété qu'elles ont d'être plus volontiers identifiées comme telles quand elles émanent d'autrui que de soi. Jean Molino a utilement observé que la description du phénomène du cliché (ajoutons aussi bien : du lieu commun, comme du stéréotype) « [doit faire] intervenir celui qui porte le jugement de valeur [sur ces formations figées] et celui qui [les] utilise en parlant ou en écrivant : ce ne sont pas en général un seul et même individu. Il s'agit toujours du cliché de quelqu'un pour quelqu'un d'autre : pour M. Homais, les formules qu'il emploie ne sont pas des clichés, elles ne le sont que pour Flaubert et pour le lecteur.⁴⁵ » Complétons de façon abrupte : il n'y a pas seulement de cliché ou de lieu commun que *pour* autrui : il n'y a de cliché ou de lieu commun que venant d'autrui (ou d'un autre groupe social). Et ajoutons que dans le cas de la communication littéraire, façon Flaubert, tout un jeu d'indices, pour les contemporains, et d'éléments d'histoire et d'analyse littéraire scolaire, pour les lecteurs ultérieurs, préparent et orientent la perception critique des formules de M. Homais, tandis que, dans la communication journalistique, la règle générale veut que le lecteur ne perçoive pas ces formules, sauf compétence particulièrement aiguisée ou s'il vient à prendre connaissance d'un journal dont il ne fait pas son ordinaire : le lecteur du *Figaro* repère assez bien, sans doute, les clichés de *l'Humanité*, comme le lecteur de *Charlie Hebdo* ceux du *Monde*, et vice versa. « L'homme d'un seul livre est à craindre, a-t-on dit ; mais qu'est-ce auprès de l'homme d'un seul journal ⁴⁶ », soulignait Tarde. Mais l'éditorialiste soucieux d'originalité n'a rien à craindre d'un lecteur qui ne lirait que le journal dans lequel il éditorialise : l'accoutumance aux solennelles banalités qu'il y orchestre ont depuis longtemps insensibilisé ce lecteur aux formations figées dont il est le destinataire habituel. Le cliché, le stéréotype, le lieu commun, ne se dévoilent comme tels qu'à celui qui n'y adhère pas ou qui ne les a pas incorporés par suite d'une longue exposition.

Ceci étant posé, et compte tenu de l'écart nécessaire pour s'y livrer, la discrimination et le classement des catégories cliché/stéréotype/lieu commun ne soulèvent guère de difficultés. Fait de forme, le cliché se trahit par une impression de déjà dit, et,

⁴⁵ J. Molino, art. cité, p. 36.

⁴⁶ G. Tarde, « Le public et la foule », art. cité, p. 42.

dans le cas de syntagmes ou d'enchaînement syntagmatiques figés, par une impression de forte prévisibilité du discours, un mot ou une expression semblant appeler automatiquement celui qui suit ou s'associer automatiquement avec lui dans un contexte et un registre discursif définis. Lorsque Guy Duplat, dans son éditorial du *Soir* du 23 septembre 1999⁴⁷, écrit « vaste plan », « absolue nécessité », « toutes affaires cessantes », « cet objectif doit être prioritaire », un « débat essentiel », « mise en œuvre volontariste », l'aspect cliché de son discours tient à la forte prévisibilité des alliances de mots qu'il opère (en discours éditorialiste, il n'est de nécessité qu'absolue, de débat qu'essentiel, d'objectif que prioritaire, de mise en œuvre que volontariste). L'identification ou vérification du classement opéré passera, alors, par l'épreuve de la commutation : si je change d'expression, ou tel mot ou telle alliance de mots, l'impression de banalité pourra rester (tombant alors dans le registre du lieu commun), mais le cliché aura, lui, été effacé pour l'essentiel.⁴⁸ Lorsque le même Guy Duplat, parlant des chômeurs acculés au Centre public d'aide sociale, écrit que « pour certains, le seul emploi qui reste encore ouvert est celui de dealer » ou qu'« on ne sort pas indemne du film des frères Dardenne » ou que « les efforts de tous sont nécessaires », son discours verse dans le lieu commun, banalité de pensée pouvant se couler dans d'autres mots équivalents sans que la banalité s'en évapore (dans le cas contraire, les expressions ne se prêtant pas à la commutation relèveraient de l'ordre du cliché, ou, si elles ne s'y prêtent qu'imparfaitement, il y a forte chance qu'elles relèveraient de l'ordre intermédiaire du stéréotype).

On notera que le cliché peut être un fait de rhétorique, de structure générale ou de composition du discours (la dissertation en trois points en est une illustre illustration). Publié au lancement d'une nouvelle formule du *Soir*, le 12 décembre dernier, l'éditorial de Pierre Lefèvre, qui a pris avec deux confrères la succession de Guy Duplat à la tête de la rédaction, en donne d'autres exemples.⁴⁹ Ainsi l'articulation en forme d'oxymore de la « Tradition » et de la « Modernité » (« Tradition, la grande tradition du premier journal belge de référence, et modernité, cette aptitude à nous couler dans notre temps, sont au rendez-vous de cette réforme »). Structure contradictoire, mais convenue, qui va gouverner la suite du propos, associant par couples oppositionnels (marqués par « en même temps », « à la fois », « mais aussi ») quotidien national et international, pluralisme et engagement (troisième paragraphe) ou savoir-faire et savoir-être (quatrième paragraphe), selon un processus de clichage amorcé, et annoncé en quelque sorte, dès le titre de l'article, formé (bien imprudemment d'ailleurs) sur le mode du slogan publicitaire : « *Le Soir*, plus vrai, plus proche, plus clair ».

Qu'est-ce, dans le système ainsi établi, qu'un stéréotype ? Les psychologues donnent le stéréotype pour un mode de catégorisation abusive, qui étend à une classe

⁴⁷ Voir le premier texte en annexe.

⁴⁸ Ceci n'empêche pas que le lieu commun, toujours menacé de tourner au cliché, c'est-à-dire de se couler dans une association de mots soudés par l'usage et menacés d'usure, puisse se déguiser. Remy de Gourmont, dans son article sur « La dissociation des idées » notait que si « le cliché est immédiatement perceptible », « le lieu commun se dérobe très souvent sous une parure originale » (art. cité, p. 84). On en a vu trois exemples dans nos incipits.

⁴⁹ Voir le second texte reproduit en annexe.

d'individus ou d'éléments, comme autant de propriétés générales, tels traits particuliers éventuellement pertinents pour un élément ou plusieurs éléments de cette classe ou, comme autant de propriétés substantielles, tels traits socialement déterminés (le Belge est honnête et laborieux, le Français est chauvin, les jeunes manquent de respect à l'égard de leurs aînés, l'Africain a le sens du rythme, etc.). Partant de quoi, on distingue d'ordinaire trois composantes en chaîne : une composante *cognitive* (le stéréotype du Noir, par exemple), une composante *affective* (le préjugé, l'attitude défiante ou hostile à son égard) et une composante *comportementale* (la discrimination, fait de défavoriser un sujet sans rapport avec ses capacités ou ses traits individuels).

Certains auteurs comme Muzafer et Carolyn Sherif ont pu mettre en évidence, d'autre part, que les situations de conflit social, de compétition activent fortement le processus de stéréotypie, et que les situations de domination portent également à stéréotyper le dominé, c'est-à-dire à légitimer fantasmatiquement la domination dont celui-ci fait l'objet.⁵⁰ Dans l'article de Guy Duplat, un énoncé tel que « traîner dans l'oisiveté », parlant des chômeurs, me paraît relever de cette catégorie du stéréotype ainsi défini, en ceci que, implicitement du moins, le journaliste reconduit la vision généralisante, socialement diffuse, du chômeur comme *être-oisif* (avec les effets de culpabilisation du chômeur qui s'ensuivent et l'exonération des causes économiques qui sont à l'origine du fait global du chômage). (Notons que l'expression traîner-dans-l'oisiveté ressortit également au « cliché » : commuter en vivre-dans-l'oisiveté conserverait le stéréotype, mais réduirait l'effet de clichage expressif.) A mi-chemin du cliché et du lieu commun, le stéréotype articule une faible dimension formelle (ne serait-ce que par la forme d'argumentation qui le sous-tend, par quoi il résiste quelque peu à l'épreuve de la commutation) et une forte dimension thématique (par quoi il tend vers le lieu commun : le stéréotype n'existe que comme fait de pensée socialement diffus ; catégorisation abusive, il est toujours en quelque façon le fait d'une catégorie sociale portée à stigmatiser ou à valoriser une autre catégorie sociale).

Au deuxième étage du tableau se trouvent répertoriés, pour chaque formation figée, l'opération, le code source (ou de référence) et l'éthos mobilisés par le producteur (ou plutôt, en l'espèce, le reproducteur). Les choses tombent ici sous le sens. Le mécanisme, largement inconscient, sauf en cas certes possible de cynisme manipulateur, ressortit toujours à la reproduction, qu'il s'agisse d'une expression ou d'une structure toute faite, d'une abstraction abusive ou d'une proposition émanant du discours ambiant. Par « code de référence », j'entends la catégorie engobante ou le super-discours auxquels les formations figées sont empruntées : le cliché à une phraséo-

⁵⁰ Voir Muzafer Sherif & Carolyn W. Sherif, *Social Psychology*, New York, Evanston & London, Harper & Row, 1969, pp. 268-288. La stéréotypisation étant la chose la mieux partagée du monde, il faut néanmoins remarquer qu'elle peut aussi être retournée contre le dominant par le dominé (les riches sont égoïstes, les puissants sont indifférents à la misère, etc.), avec un caractère qui sera le plus souvent doublement abusif, dans la mesure où à la généralisation dont la cible fait l'objet s'ajoutera, en l'occurrence, ce que Barthes appelait un effet de « vaccine », le dominé incriminant dans le dominant une propriété qui n'est pas la plus déterminante dans le rapport de domination, ni la plus significative (ce n'est pas, ainsi, l'égoïsme de la classe au pouvoir qui détermine les structures d'exploitation – et si égoïsme il y a, il est sans doute moins le principe de cette structure que l'un de ses produits).

logie, définie par Alain Rey comme un « système de particularités expressives liées aux conditions sociales dans lesquelles la langue est actualisée⁵¹ » et par le *Petit Robert* comme « système d'expressions (terminologie et particularités syntactiques) propre à un usage, un milieu, une époque » (ou encore, littérairement, « emploi de phrases, de grands mots vides de sens⁵² »). Le lieu commun, par souci de cohérence terminologique, est donné pour emprunté à l'Idéologie, pensée comme répertoire d'idées reçues : je ne me cache pas que le choix d'un tel terme pose quelques problèmes, qui me paraissent pour l'instant difficilement surmontables. L'idéologie est un terme philosophiquement et politiquement chargé, d'emploi défini, et rien n'indique que tout lieu commun, dans sa généralité, ressortisse à ce que la tradition marxiste nomme « idéologie ». Le terme de *Doxa* paraîtrait préférable, s'il ne m'avait pas semblé, pour des raisons qu'on verra, que l'ensemble des formations figées empruntent à un ordre doxique établi, auquel elles s'alimentent et que d'une certaine façon elles tendent à confirmer circulairement. Pour ce qui concerne, à ce niveau, le stéréotype, la langue ne donne aucune catégorie générale spontanément acceptable : Typologie conviendrait sans réserve, si le terme n'était pas d'emploi fréquent avec un autre sens dans la théorie des genres du discours ; axiologie eût convenu sans l'absence de connotation péjorative que comportent de leurs côtés respectifs les termes de phraséologie et d'idéologie. Les néologismes de *dysaxiologie* ou de *paraxiologie* pourraient être forgés, sous réserve d'un autre terme à découvrir ou à construire, afin de communiquer au terme d'axiologie la connotation péjorative qui convient pour désigner un mode général de classement et d'évaluation marqué par un vice non intentionnel de forme (comme dans le cas du paralogisme, vice de raisonnement involontaire, par distinction avec le sophisme, vice de raisonnement intentionnel). On conservera donc pour nommer le répertoire source des stéréotypes, sous réserve d'un terme plus adéquat restant à trouver, le mot de Typologie. L'éthos, lui, ne soulève pas de problèmes de cette sorte, si l'on veut bien le définir comme l'attitude ou la disposition d'esprit dont fait preuve le producteur à reproduire dans son discours une formation figée donnée : psittacisme, dans le cas du cliché ; ethnocentrisme (de groupe, de caste ou de classe) dans celui du stéréotype ; conformisme, dans celui du lieu commun.

Le troisième étage du tableau spécifie enfin, au niveau du lecteur-récepteur, les incidences génériques exercées sur celui-ci dans sa consommation de discours à forte dimension figée. L'efficace communicationnelle, à défaut d'une meilleure expression (peut-être celle de « pathos » au sens aristotélicien) rend compte, en somme, de ce que les réhabilitations diverses du sens commun ont affecté en fait de propriétés à ce genre de discours, ou à la présence en tout discours d'une composante qui le rabat sur l'axe d'une communauté de langage, de vision du monde et de valeurs : en gros, sous des modalités diverses, les formations figées installent le récepteur et le producteur dans une sorte de connivence implicite et contribuent, par l'horizon d'attente qu'elle satisfont chez le lecteur, à ce qu'on pourrait appeler, pour reprendre en

⁵¹ Alain Rey, Introduction au *Dictionnaire des expressions et des locutions*, Paris, Dictionnaires Le Robert, 1989, p. VII.

⁵² Définition du *Petit Robert*, 1991.

un autre sens une expression de Marc Angenot, une « euphorie de la conformité ⁵³ », proche d'une autre euphorie, celle de trouver partagées par ailleurs, et par là comme confirmées, les valeurs, attitudes, tours d'esprit et tournures qui sont les siennes. S'ils agrègent à une communauté virtuelle, le stéréotype, le lieu commun, le cliché restent fondamentalement grégaires.

L'effet spécifique désigne de son côté, faute d'une expression probablement plus adéquate, la face cachée de cette euphorie, la part obscure de cette connivence. S'y condense l'essentiel de la charge critique que je crois nécessaire de préserver à l'analyse des formations figées. S'agissant du stéréotype, cet effet est patent : renforcement des préjugés ou de la propension à préjuger. L'autre, pensant comme moi, me disculpe au besoin de ma propre pensée. Quant au lieu commun, l'effet n'est pas moins évident : non seulement il contribue à l'incorporation de la *Doxa* en autant de schèmes mentaux, mais encore il procède, par sa propre réitération, à une confirmation circulaire de cette *Doxa* : l'idée reçue a force d'être reçue paraît fondée en vérité ; la répétition vaut preuve.

L'effet spécifique du cliché mérite, lui, de plus amples explications : son effet de routinisation est inséparable d'une diffusion et d'une imprégnation sociale de lexiques définis. Pour le dire rapidement, le répertoire des clichés (et dans une moindre mesure celui des lieux communs) a cette propriété d'être variable, successivement dominé par un ou plusieurs discours maîtres, qui fonctionnent comme autant d'horizons lexicaux ou métaphoriques (ou encore thématiques) de référence, exprimant par les effets d'imitation qu'ils exercent sur d'autres discours la domination sur l'imaginaire et le champ social des zones dont ils émanent. Pour éclairer ceci d'un exemple, il paraît évident, à lire les journaux, les textes publicitaires, à prêter l'oreille aux conversations de rue ou aux conseils éclairés que certains s'avisent de nous donner, que deux des discours qui exercent aujourd'hui un tel pouvoir de maîtrise, en alimentant d'autres discours de leurs mots clés éventuellement convertis en métaphores, sont ceux de l'économie d'une part, et ceux des nouvelles technologies de la communication d'autre part, d'ailleurs monstrueusement accouplés dans un autre grand discours maître, celui de la « nouvelle économie ». Ainsi, on assure son *capital* santé, on *gère* une situation, on *investit* dans une relation amoureuse, on compense un *déficit* de communication – les exemples foisonnent, il suffit de se tenir à l'écoute et de lire affiches et journaux. Rien n'atteste mieux du pouvoir symbolique détenu par ces discours (que d'autres ont précédé, comme celui du sport par exemple, aisément convertible du côté de la compétition économique) que cette forme de vassalisation lexicale et rhétorique, portant le discours général à se mettre au diapason et à la remorque d'un discours spécialisé. Foucault recommandait, dans *Surveiller et punir*, de « cesser de toujours décrire les effets de pouvoir en termes négatifs : il "exclut", il "réprime", il "refoule", il "censure", il "abstrait", il "masque", il "cache". En fait le

⁵³ Marc Angenot, « Fonctions narratives et maximes idéologiques », dans *Orbis litterarium*, 33, 1978, p. 102. L'expression y désigne l'étroite adéquation entre conduites et modèles idéaux à laquelle se conforment les personnages de certains romans précieux, comme ceux de Scudéry. Je déplace ici l'expression vers l'adéquation entre producteur et récepteur au sein d'un ensemble de codes communs perçus implicitement comme tels par celui-ci.

pouvoir produit ; il produit du réel ; il produit des domaines d'objets et des rituels de vérité.⁵⁴ » Peut-être ce que le pouvoir produit, en fait de domaines d'objets et de rituels de vérité, passe-t-il aussi, en ce sens, par la vassalisation du lexique qu'on vient d'évoquer, par ces mots fétiches, locutions *mana*, durablement pris à la même source tant que le pouvoir émane de celle-ci.

Nous voici au rez-de-chaussée du tableau. Si le stéréotype, le lieu commun ou le cliché ne relèvent pas nécessairement de l'idéologie (il y a, sans doute, des stéréotypes, des lieux communs, des clichés inoffensifs, sans conséquence, à effets tranquillement euphorisants), tous cependant acclimatent, de quelque contenu qu'ils soient investis ou investissables, à un usage figé ou fixiste du langage et, par là, à une vision elle-même figée et fixiste du monde, à ce point bloquée dans sa force d'évidence qu'elle paraît décliner la loi d'une nature alors qu'elle ne fait qu'entériner des rapports de force historiques. C'est là leur effet général : ils font du producteur et du récepteur deux poupées dont la voix n'est que le résultat d'une ventriloquie sociale diffuse, et quelquefois fortement localisable. Redisons-le : soumis au discours de l'opinion, le stéréotype, le cliché, le lieu commun éduquent à une soumission plus générale, amalgament et acclimatent le sujet à un collectif abstrait masquant la figure impersonnelle du pouvoir et de l'ordre, accoutument indépendamment de leur contenu à une vision stéréotypée, clichée, commune, d'un monde vide d'histoire. Peu importe, notait Umberto Eco, que dans les romans de Ian Fleming, James Bond représente les forces de l'Ouest affrontant les forces de l'Est : ce n'est pas le contenu politique de la structure qui est idéologique, c'est plus fondamentalement la forme manichéenne qu'elle adopte, affectable comme telle à d'autres contenus politiques et à d'autres termes ou pôles opposés.⁵⁵

Envoi

Un dernier cas de figure pour en terminer en fin ouverte. Le chasseur de stéréotypes ne revient jamais bredouille à parcourir *Le Monde*. Soit le texte suivant paru dans la rubrique « Débats », signé Michel Bon, alors encore président de France Télécom, qui avait probablement dû lire Pierre Lévy, à n'en juger que par l'intitulé de sa carte blanche : *Internet ou la communauté rétablie*. « Internet, écrit-il au moment de boucler son propos, est un formidable moyen de se retrouver sans limites, de se découvrir sans préjugés, bref de tisser des liens pour rétablir la communauté là où il y a eu cassure, éparpillement. À France Télécom, nous croyons qu'un monde qui com-

⁵⁴ Michel Foucault, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 1975, p. 196.

⁵⁵ « Si Fleming est réactionnaire, ce n'est pas parce qu'il remplit son schéma « Mal » avec un Russe ou un juif. S'il l'est, c'est parce qu'il procède par schémas. La schématisation, la bipartition manichéenne sont toujours dogmatiques, intolérantes ; inversement, le démocrate, c'est celui qui refuse les schémas, reconnaît les nuances, les distinctions et justifie les contradictions » (Umberto Eco, « Les structures narratives chez Fleming », dans *Du Superman au Surhomme*, Paris, Le Livre de Poche, coll. « Biblio Essais », 1993, pp. 190-191).

munique plus et mieux a plus de chance d'être meilleur. C'est le *credo* de notre entreprise. Les nouveaux liens numériques qui se tissent contribuent à la construction de ce monde-là. Internet décoiffe nos habitudes et, mieux encore, il décroïssonne bien des certitudes. A chacun de s'en saisir pour ne pas être le spectateur captif des intérêts dont il est l'enjeu, mais devenir libre créateur de relations dont il est le centre. Place à l'imagination, à l'expression humaine, place à la créativité sociale numérique !⁵⁶ »

Dans cette péroration vibrante d'enthousiasme, tout se retrouve en condensé, et parfois sur un mode inversé : le lieu commun (Internet est un formidable moyen de se retrouver sans limites ; un monde qui communique plus et mieux a plus de chance d'être meilleur), le cliché (libre créateur, tisser des liens, il y a eu cassure), l'hyperbole et l'emphase, la rhétorique publicitaire, un argumentaire inusable depuis Saint-Simon et Michel Chevalier et, surtout peut-être, par un singulier renversement des choses, d'un côté l'appel fait, dans ce triste tissu de banalités enthousiastes, à la refondation d'une communauté vivante, et de l'autre l'encouragement à rompre avec les habitudes. Le sens commun servant de justificatif pseudo-anthropologique aux lieux communs de la culture électronique, l'appel à « décroïssonner bien des certitudes » servant de tremplin aux certitudes les plus douteuses : les nouveaux médias et les intérêts économiques qu'ils mettent en jeu réservent encore bien des feux d'artifice en fait de *doxa* paradoxale.

Université de Liège

⁵⁶ Michel Bon, « Internet, ou la communauté rétablie », rubrique Point de vue, *Le Monde*, samedi 10 février 2001, p. 16.

ANNEXE 1

Guy DUPLAT, rédacteur en chef du *Soir*
 « Donner un espoir à Rosetta », *Le Soir*, 23/09/99.

Ceux qui ne seraient pas convaincus de l'absolue nécessité d'un vaste plan de création d'emplois pour les jeunes doivent voir « Rosetta », toutes affaires cessantes. Emilie Dequenne s'y bat pour arracher un job. Elle lutte avec son cœur, ses tripes, sa volonté, ses larmes. Car, pour un jeune, avoir un travail, c'est gagner les moyens d'une vie indépendante, c'est pouvoir se regarder dans le miroir sans honte, c'est donner sens à toutes ses années d'études. Inversement, traîner dans l'oisiveté, être acculé aux files du chômage ou du CPAS signifie une lente descente dans le désespoir, la dépression ou la révolte. Pour certains, le seul emploi qui reste encore ouvert est celui de dealer... Avoir toute la vie devant soi, mais ne trouver qu'un tunnel obstinément bouché et un ciel plombé, est un réel scandale dans notre société. On ne sort pas indemne du film des frères Dardenne. « Rosetta » ne pouvait mieux tomber pour pousser tous les acteurs économique-politiques du pays à s'atteler réellement à l'emploi des jeunes. Le plan présenté aujourd'hui par Laurette Onkelinx lance ce débat essentiel. Il a de l'ambition. Comment ne pas applaudir à l'idée d'offrir à tout jeune un travail ou une formation pratique d'un an, de quoi lui mettre le pied à l'étrier de la vie adulte ?

Cet objectif doit être prioritaire pour le gouvernement. Mais il restera, au-delà de l'effet d'annonce, à concrétiser cette promesse aux milliers de Rosetta du pays. Il serait criminel de leur donner de faux espoirs et de faire miroiter des boulots, si ceux-ci devaient s'évaporer dans les brumes des plans et autres contre-plans qui ont ponctué les politiques de ces dernières années.

Plusieurs points présentés par le ministre incitent à l'optimisme, comme la participation du secteur public à la création d'emplois-jeunes dans des vrais domaines prioritaires pour la société. Mais d'autres aspects restent inquiétants. Il serait en particulier risqué comme certains indices le laissent déjà penser, qu'un tel plan soit imposé sans concertation suffisante avec les interlocuteurs sociaux. Les efforts de tous sont nécessaires. L'Etat peut agir par ses incitants financiers. Mais il faut aussi que ceux qui jouissent déjà d'un emploi et les entreprises jouent le jeu et participent à la mise en œuvre volontariste d'un grand plan pour les jeunes. Faute de quoi, il y aurait mille échappatoires pour diluer les espoirs de la génération montante. Et ramener Rosetta à son désespoir.

ANNEXE 2

Pierre LEFÈVRE, co-rédacteur en chef du *Soir*
 « *Le Soir* plus vrai, plus proche, plus clair »,
Le Soir, 12/12/00

Aujourd'hui, « *Le Soir* » se transforme. Mais il reste « *Le Soir* ». Tradition, la grande tradition du premier journal belge de référence, et mo-

dermité, cette aptitude à nous couler dans notre temps, sont au rendez-vous de cette réforme. La refondation du « Soir » peut ainsi se décliner en trois mots : qualité, proximité, clarté.

Plus que jamais, « Le Soir » porte cette ambition de qualité qui tient à son indépendance, à son professionnalisme, à son souci d'une information complète, à sa capacité de révéler, d'analyser, de commenter, à sa rigueur. Dans ce monde abreuvé d'informations les plus disparates, nous avons voulu parier d'abord sur la crédibilité.

C'est aussi la qualité singulière de ce journal d'être réellement pluraliste, d'être au carrefour de toutes les idées, et d'être en même temps résolument engagé du côté des valeurs démocratiques et humanistes ; d'être à la fois un quotidien national et international, et l'expression attentive de la communauté francophone de ses lecteurs ; d'être le premier journal de la capitale de l'Europe mais d'être ancré désormais aussi bien en Wallonie qu'à Bruxelles.

Notre pari est aussi celui de la modernité. Nos lecteurs attendent de leur journal qu'il soit un outil de savoir-faire, de connaissance, d'intelligence du monde qui les entoure, mais aussi un instrument de savoir-être, qu'il vive avec eux, près d'eux, qu'il partage leurs émotions et leurs plaisirs.

Besoin d'enracinements, d'attaches diverses, développement des loisirs, aspirations culturelles grandissantes, vie sportive, télévision, c'est un vaste territoire où le journaliste doit s'aventurer résolument. Notre deuxième cahier, appelé « Côté Soir », comme on dit « côté cœur » ou « côté jardin », sera entièrement consacré à cette part de l'émotion, à cette démarche de proximité.

Le nouveau « Soir » réaffirme en particulier son engagement dans l'information régionale. Il lui consacrera des moyens accrus, en relevant un défi unique dans la presse belge : celui d'assurer une information régionale dense et complète, sur toutes les régions de Wallonie et de Bruxelles, en une édition unique adressée à tous ses lecteurs.

Pourquoi priver plus longtemps les uns de ce qui se passe chez les autres, pourquoi laisser les Bruxellois dans l'ignorance de cette vie intense qui anime les provinces wallonnes, et inversement ?

Surtout quand des lecteurs de plus en plus nombreux se déplacent, habitent ici, travaillent là, se détendent ou se forment encore ailleurs. Soucieux de participer de près à la vie de nos villes et villages, mais loin de l'esprit de clocher, « Le Soir » veut être une véritable passerelle entre toutes nos régions.

Enfin, parce que sa lecture doit être un plaisir, le nouveau « Soir » se veut plus clair, plus accessible, plus confortable. Sans modifier encore notre format, la nouvelle ligne graphique que vous découvrirez au fil de ces pages, et que nous vous expliquons dans un mode d'emploi joint à ce journal, résulte d'un profond travail de recherche qui nous permet de mettre à votre service les meilleurs instruments de lisibilité, de présentation, d'explication et de hiérarchisation de l'information, avec un souci permanent de sobriété. A l'heure d'internet, nous entendons rester ainsi le moyen d'information le plus efficacement interactif. Et le plus convivial.